

# LE RÔLE CULTUREL DU BIBLIOTHÉCAIRE OU DE L'ÉTHIQUE D'UNE PROFESSION

**Q**UOIQUE vouée à un rôle social et culturel indéniables, la profession de bibliothécaire reste sans doute une des plus méconnues. Elle n'en a pas moins ses problèmes, ses exigences, ses inquiétudes propres, bases d'une éthique qui se doit d'être à l'image de son temps, tout en préservant certaines données fondamentales. Ces questions, d'un intérêt certain et permanent, existent parfois à l'état latent ; les poser ne doit pas relever de la fiction. Aussi faut-il savoir gré à qui les évoque d'heureuse manière, en les replaçant avec pertinence dans la réalité. C'est précisément une illustration fort attachante de la profession qu'est venu apporter M. Paul SCHERRER à la 55<sup>e</sup> réunion annuelle de l'Association des bibliothécaires suisses, qui s'est tenue à Zurich en 1956. L'abondance de la matière ainsi exposée a rendu nécessaire de n'en donner que l'essentiel, dans la traduction libre et abrégée qui suit :

Lors d'une visite faite par Goethe le 8 juin 1801 à la Bibliothèque universitaire de Göttingen, celui-ci fut amené à porter sur le travail de bibliothèque le jugement suivant, voyant en lui l'activité « la plus invisible », et ajoutant : « On se sent comme en présence d'un grand capital qui, sans bruit, distribue d'incalculables intérêts ». Ainsi se trouvaient précisées deux importantes caractéristiques de nos occupations professionnelles : le travail silencieux, le plus productif, et sa grande influence sur la vie culturelle.

Ce « silence », pourtant, dans lequel se déroule la grande partie de notre activité, représente un danger sérieux, car devant l'isolement purement ésotérique et le mystère de notre travail, on sait à peine, en dehors des bibliothèques, en quoi consistent exactement nos occupations. Un sondage de l'opinion publique considérerait sûrement nos fonctions comme une profession purement administrative, nous prendrait un peu comme des personnes responsables de stocks de science poussiéreux, peut-être comme des gardiens de cimetières littéraires, ou mieux comme un utile bureau de renseignements, répondant à tout venant et allant se fourvoyer jusque dans des solutions de mots croisés. Ce serait par contre nous surestimer aux yeux du public que de voir en nous les dépositaires de la culture. Celle-ci, et les bibliothécaires sont les premiers à ne pas l'ignorer, trouve sa substance dans les couches profondes de l'esprit, superficiellement invisibles, et les bibliothèques, pour leur part, contribuent à sauvegarder cette richesse collective.

Par ailleurs, les bibliothèques restent, dans la bruyante activité moderne, une oasis de silence, un calme refuge pour le créateur. C'est presque un miracle, dans notre monde laïque, de voir non seulement des individus, mais encore des institutions faire de ce silence leur *modus vivendi* et y accomplir un travail

productif. Pour cette seule raison, déjà, nos contemporains pourraient nous reconnaître un rôle culturel, car la bibliothèque équivaut alors à une « station thérapeutique de l'âme ». Mais si cette absence de bruit caractérise notre profession, aucun bibliothécaire ne viendra soutenir que son métier est de tout repos et peut encore s'imaginer avec des toiles d'araignée, des échelles, des torchons à poussière. La bibliothèque moderne exige une grande organisation, à l'image du rythme trépidant de notre âge scientifique et industriel. Le bibliothécaire se voit traqué de partout et bien plus que dans d'autres professions, car il est appelé à répondre au sujet de toute chose, à avoir l'œil partout, à éprouver son sens critique devant toute nouveauté. De plus, à l'inverse d'autres professions, on ne lui donne pas, et de loin, les moyens et le personnel nécessaires pour remplir ces tâches grandissantes. A des limites matérielles très étroites, il ne peut opposer qu'une augmentation de travail au risque de compromettre sa santé. D'un monacal retrait du monde il ne garde que les fondements éthiques : être prêt à des services pleins de renoncements et se retirer anonymement dans l'accomplissement de son devoir. La tâche quotidienne devient une chasse insensée devant des exigences toujours nouvelles. L'inquiétant afflux des livres place en effet au premier rang le problème de leur traitement, qui exige une organisation méthodique et une rationalisation peu favorables au développement intellectuel. Des moyens techniques de photo-mécanique nous enfoncent de plus en plus dans la spécialisation et nous font peut-être abandonner ainsi nos propres affinités électives. Le problème mériterait d'être posé à nos consciences.

Il est aussi possible, surtout dans notre profession, de faire en quelque sorte abstraction du temps et de nous acheminer vers l'intemporel, ce qu'illustre ainsi Schopenhauer : « La terre conserve par couches les éléments vivants d'époques révolues ; les rayons des bibliothèques conservent également par couches l'exposé des erreurs passées ; ces exposés, en effet, comme d'autres avant eux, étaient en leurs temps d'une vivante actualité, avant de venir échouer là, dans une inertie de pierre, et devenir objets d'étude de quelque paléontologue littéraire ». Cela est dit sans doute de façon amère ; et pourtant une telle vue paléontologique du passé du monde lui confère un recul appréciable, permettant à l'esprit de recourir à la notion du devenir et de penser aux lois de l'évolution. Quelles considérations peuvent découler de cette intemporalité ?

Sous nos livres nous vivons en effet dans une sorte d'éternité terrestre, qui se trouve réunir ce que le temps sépare : le plus ancien voisine avec le plus récent et peut inopinément devenir aussi important que l'actuel. Il existe aussi un présent en puissance de tout ce qui passe dans la nature et dans l'humanité. Notre tâche est alors de rendre saisissable à tout moment, par des méthodes de catalogage, l'immense richesse intellectuelle qui sommeille dans nos masses de papier.

Le bibliothécaire à l'esprit ouvert peut alors saisir comment l'intemporalité, du fait d'enjamber ainsi les siècles, l'éclaire sur la conception du monde : des constantes intellectuelles et humaines se renouvellent avec le temps, s'imposent insensiblement et permettent la comparaison avec le présent. C'est un correctif utile pour nos contemporains placés sous le signe de la vitesse, car, dans l'ébranlement de deux guerres mondiales, beaucoup d'entre eux ont perdu l'ancienne croyance à des vérités objectives et absolues. Bien des personnes

pensent n'être plus à la page, si elles ne contribuent pas à la destruction par elle-même de la tradition occidentale. Tout le monde a plus que jamais besoin d'avoir conscience de cette continuité pour ne pas se priver complètement d'un temps pour la réflexion et d'un lien avec le passé. Une bibliothèque de Murcie, en Espagne, porte, paraît-il, cette inscription : « Ici les morts ouvrent les yeux aux vivants ». C'est une formule heureuse pour le fondement de tout événement culturel ; c'est aussi une vue profonde sur l'enchaînement du passé, du présent et du futur.

D'autre part, la valeur de cette continuité se perçoit dans les bibliothèques. Leur travail enchevêtré nous apprend qu'un événement important découle rarement d'un acte soudain. Quand même viendrait-il un jour par surprise, il est le résultat d'un long développement invisible, aux racines profondes. Toute entreprise prospère doit être préparée avec patience, une de ces vertus qui commencent pourtant à s'effriter dangereusement.

De plus, la continuité forme la raison d'être de notre travail : nous y sommes nous-mêmes engagés. Nous sommes en effet seulement les chaînons identiques d'une longue chaîne de prédécesseurs et de successeurs. Nous avons à poursuivre fidèlement la tâche dont nous sommes chargés. Après avoir conservé et enrichi ce capital d'idées confié à nos soins, nous avons à le transmettre à d'autres mains. Ainsi, de génération en génération, se forme un tout qui se voudrait sans lacunes. Autant dire que notre principe est la mise à sa juste place de chaque chose, se nouant par mille liens au passé et glissant insensiblement vers le futur. Le souci majeur de notre activité est toujours la satisfaction du lecteur, donc de la collectivité : nous travaillons pour elle et en liaison avec elle.

×××

Ces données, silence, intemporalité, continuité, sont d'ailleurs intimement liées, mais ne possèdent pas encore une valeur propre. Elles ne sont que des prémisses et ne forment que le climat propice au développement des valeurs fondamentales.

×××

De celles-ci, la plus importante pour nous est l'objectivité. Dans le monde culturel moderne, elle appartient aux valeurs les plus en danger et les plus chaudement discutées. Elle représente la raison d'être des bibliothèques. Racine la plus forte de la liberté, cette objectivité a droit à l'existence, que les bibliothèques, du fait de leur continuité, et contrairement à d'autres institutions, se doivent de préserver. Silencieusement, elles parlent pour qui comprend leur langage secret.

De plus les bibliothèques se montrent plus objectives que les plus grands esprits, généralement intransigeants face à leurs contradicteurs et non enclins à les considérer sur un pied d'égalité. Aussi leur grande préoccupation est d'observer une telle justice, une telle absence de prévention, une telle audience pour toutes les idées, une telle renonciation à valoriser une opinion. Leur travail ouvre le chemin à une conception objective de la vérité, et devient ainsi un service désintéressé. Dès que le bibliothécaire prend conscience de cette objectivité vers laquelle doivent se concentrer tous les efforts, il est à même de

découvrir la situation privilégiée où il se trouve, en appartenant à une des rares professions où l'esprit peut se développer librement. Ce que d'autres professions acquièrent de confort intellectuel dans l'étroit champ de leurs activités, la bibliothèque le porte en abondance en elle.

L'objectivité vaut encore au bibliothécaire cet apanage permanent de toute personne cultivée : la différenciation. Dans combien de divisions, en effet, ne sont pas classées les ouvrages sur nos rayons, et combien variés sont les points de vue intéressant le lecteur ! Là se sent toute la richesse du monde réel et son extraordinaire variété ! Là toute « normalisation » tombe à faux. Notre vie moderne, pourtant, s'oriente dans une direction opposée, vers les « terribles simplifications », plus commodes, « plus pratiques », ouvrant le chemin à davantage de lucre. Comment lui opposer la subtile différenciation, formée par les bibliothécaires par nécessaire réaction contre une planification de plus en plus envahissante. Le manque de temps et d'espace permet de moins en moins à nos contemporains de saisir les multiples aspects de la réalité nécessaires pour devenir une personne complète. Mais dans les bibliothèques, cela nous est encore possible, car tout ce qui s'écrit et s'imprime contient cette réalité infinie sous une forme condensée. Ainsi une réserve d'idées encore bien insuffisamment prospectée repose dans nos fonds ; c'est aux bibliothécaires de veiller sur ce trésor, mais aussi de l'exploiter, de le faire fructifier. Ce faisant, d'ailleurs, les bibliothécaires nous amènent d'autant mieux à une meilleure connaissance de soi qu'une de leurs tâches essentielles est de réunir tous les ouvrages d'une nation, d'une région ou d'une localité, pour les rendre accessibles dans leur totalité.

Pourtant, devant le flot montant des imprimés, des signes de lassitude sont apparus et ont fait préférer à des bibliothécaires un criterium de la qualité à ce principe de la totalité, qui veut englober ce qui a de l'importance et ce qui en a beaucoup moins. Mais il est très difficile pour nous, aujourd'hui, de prévoir ce qui, demain, peut revêtir un grand intérêt. Gardons-nous donc de devenir de vaniteux censeurs. Les points de vue peuvent en effet changer très vite. Nos expériences dans ce domaine doivent nous inciter à la modestie et à la réserve. C'est toujours en dominant la production livresque que les bibliothécaires doivent s'occuper de tout ce qui s'imprime, sans limitation aucune ; ils doivent le faire avec l'esprit d'un perpétuel débutant qui réserve l'avenir.

Cette attitude pourrait d'ailleurs nous être dictée par une connaissance de soi nous incitant au respect devant la presque insaisissable plénitude de la vie et nous aidant à rester fidèles à nous-mêmes. Ce n'est pourtant qu'un des pôles dans l'éthique de notre profession, car chaque être vivant procède à la fois de l'individu et du macrocosme. C'est pourquoi les bibliothèques ont pour tâche d'avoir une vue d'ensemble sur l'univers ; le monde leur est ainsi ouvert. Mais ne nous dissimulons pas pour autant les faiblesses d'une telle prise de position, qui peut engendrer la confusion des connaissances et une dangereuse superficialité. Il est vrai aussi qu'inversement elle peut nous valoir un éveil intellectuel et une souplesse d'esprit mis quotidiennement au service d'une profession exigeante. En tous les cas, le bibliothécaire ne devra pas se montrer nonchalant ou borné, mais saura se faire apprécier par sa tolérance et sa compréhension.

×××

Aussi pourrions-nous faire nôtre cette autre réflexion de Schopenhauer,

---

sur laquelle d'ailleurs M. Paul Scherrer devait terminer son intéressant exposé : « La plus grande partie du savoir humain, sous quelque forme qu'il soit envisagé, n'existe que sur le papier, dans les livres... Une petite partie seulement de ce savoir se trouve à un moment donné sous quelque crâne... De ce fait, seules les bibliothèques forment la mémoire sûre et permanente du genre humain ». (1)

J. BERZ

---

(1) C'est précisément cette idée qui a présidé au choix du titre du court métrage documentaire sorti récemment sur la Bibliothèque Nationale et dû à Alain Resnais, puisqu'il l'a intitulé : « Toute la mémoire du monde ».